

Alain LIPIETZ
Henri ROUILLEAULT

SUR LA PRATIQUE ET LES CONCEPTS
PROSPECTIFS. DU MATERIALISME HISTORIQUE

Sujet enregistré le 15 mai 1972
n° 00359
00362

Monsieur le Professeur GOUX

"Les marxistes ne sont pas des faiseurs d'oracles. Lorsqu'ils parlent des développements et des changements qui interviendront à l'avenir, ils doivent et ils peuvent seulement en indiquer la direction générale, mais ils ne doivent ni ne peuvent en déterminer mécaniquement le jour et l'heure. Néanmoins, quand je dis que l'on assistera bientôt en Chine à un essor révolutionnaire, je ne parle nullement d'une chose qui, selon l'expression de certains, "viendra peut-être", d'une chose illusoire, inaccessible et dénuée de signification pratique. L'essor révolutionnaire est semblable au navire dont la cime des mâts est déjà visible à l'horizon lointain; il est semblable au disque solaire dont les rayons ardents percent déjà les ténèbres de l'orient et sont visibles du haut de la montagne; il est semblable à l'enfant qui frémit déjà dans le sein de sa mère et qui verra bientôt le jour."

Mao Tse Toung
(O.C., tome I, p 141 :
"Une étincelle peut mettre
le feu à toute la plaine")

S O M M A I R E

- - - - -

<u>AVANT-PROPOS</u>	p 5
Vieux problème, préoccupation nouvelle. La situation faite à la prospective. Vers une nouvelle prospective. Notre projet.	
<u>PREMIERE PARTIE : LE MARXISME DE LA PERIODE STALINIENNE : ET LA PROSPECTIVE</u>	p 11
<u>Chapitre I : La théorie de l'histoire de J.Staline et ses conséquences prospectives .</u>	p 14
-A- Le matérialisme historique chez J.Staline. Les thèses de Staline. Leur critique.	p 14
-B- Les conséquences prospectives de cette conception. Les présupposés philosophiques. Prospectologie et prospective.	p 20
<u>Chapitre II : Deux exemples de prospective de la période stalinienne.</u>	p 23
-A- La montée du fascisme en Allemagne (1927-1933) Les thèses du K.P.D. sur le fascisme. La pratique sociale du K.P.D.	p 23
-B- La situation de l'U.R.S.S. après la collectivisation agricole. Les thèses de Staline. Hypothèses sur la structure de classe de l'U.R.S.S.	p 31
<u>Chapitre III : La prospective et les "oppositions de gauche" au stalinisme.</u>	p 39
-A- L'ultra-gauche La rétrospective de l'ultra-gauche sur la révolution russe. Critique de cette analyse.	p 39
-B- Trotsky Une conception économiste. Des réactions de militant révolutionnaire. Un exemple : Trotsky et le Revolution Chinoise	p 41
<u>Conclusion provisoire</u>	p 49

<u>DEUXIEME PARTIE : LA "PRATIQUE THEORIQUE" DU MATERIALISME HISTORIQUE</u>	p 50
<u>Chapitre IV : Sur les concepts du matérialisme historique</u>	p 54
-A- Le matérialisme dialectique de la N.E.F. Le procès de production des connaissances un tout complexe surdéterminé.	p 55
-B- Le concept du Mode de Production Capitaliste. L'Economique. L'articulation du Politique et de l'Idéologique.	p 61
-C- Les formations sociales. Complexité structurale d'une formation sociale. L'unité de la formation sociale. Contre le déterminisme économiste.	p 74
-D- L'Economie Mondiale Capitaliste. L'histoire de l'impérialisme. Les formations sociales dominées. Vers un Capitalisme d'Etat Mondial ?	p 79
-E- La théorie du Passage. Théorie des origines. Théorie des tendances. Caractéristiques des phases de transition. Prospective des transitions.	p 89
Conclusion	p 98
<u>Chapitre V : Les méthodes</u>	p 101
-A- Les méthodes de la prospectologie. Dynamique et diachronie. Analyse tendancielle. Diagnostic. Peut-on faire une prospectologie au futur antérieur ?	p 103
-B- Les techniques prospectives. Scenario et stratégie. La théorie de C.Goux et B.Morel.	p 115
Conclusion	
<u>Chapitre VI : La pratique</u>	p 126
Introduction	p 126
-A- La production de logements La structure spécifique de la production de logements. Analyse tendancielle. Diagnostic conjoncturel.	p 128
-B- Analyse tendancielle de l'Economie Capitaliste. Tendances du M.P.C. Contradiction fondamentale du M.P.C. Bilan.	p 140

A V A N T - P R O P O S

Précisons-le d'entrée : les pages qu'on va lire n'offrent pas tant l'aspect d'une "étude" que d'une recherche et d'un pari. Recherche d'une méthodologie pour donner un fondement scientifique à la prospective, pari que le matérialisme historique, la théorie matérialiste de l'histoire, nous donne les armes, les clés de cette quête. Qu'on ne s'attende donc pas à trouver dans ces pages une étude exhaustive et comparative des méthodes de ce que Christian GOUX et Bernard MOREL appellent la "prospective des années 60", pas plus d'ailleurs qu'une "étude prospectologique" d'un domaine social particulier.

Cependant, si la prospective, comme "lecture du présent, sous l'angle du futur", s'intéresse particulièrement à "ce qui naît et ce qui se développe", le moins que l'on puisse en attendre est de rendre compte de sa propre apparition ! Indépendamment de toute critique épistémologique, quelle signification donner à la "vogue prospective" qui se développe, notamment aux Etats Unis, depuis une quinzaine d'années ?

VIEUX PROBLEME, PREOCCUPATION NOUVELLE

Certes, l'interrogation sur son propre futur est une des questions les plus anciennes de l'humanité. Mais cette préoccupation, dans l'"opinion publique", prend aujourd'hui une forme aiguë et spécifique. C'est que, remarquait Valéry, "l'avenir n'est plus ce qu'il était".

La première raison en est que le "mode d'existence" des hommes d'aujourd'hui est déterminé par une organisation sociale, le capitalisme dont une des caractéristiques les plus significatives est qu'il intègre le changement, le bouleversement perpétuel des habitudes, des techniques, des mentalités, comme une condition de sa propre existence. C'est en cela que son développement est perçu sur le mode dramatique au pays de "L'Angélu" de Millet, dans une France entrée tardivement dans la ronde infernale.

Mais cela ne suffit pas. Le capitalisme est tout de même chose assez ancienne pour que bien des générations aient eu le temps de s'y habituer. La "vogue prospective" qui vient de prendre son essor rappellerait plutôt une autre période de l'histoire de l'humanité : le XVIIIème siècle, l'époque de l'Encyclopédie, du "Contrat Social", l'époque des utopies et des Révolutions Européennes. Si l'homme

s'interroge sur son avenir, ce n'est pas seulement que le changement est devenu habituel, c'est qu'il sent profondément qu'un monde (même changeant) est en train de finir, et qu'un Nouveau Monde se dessine, quelque chose de radicalement différent, un inconnu qui inspire à la fois crainte et espérance. L'ambiguïté de cette préoccupation fut cernée dès les premières "prospectives romancées", dès l'ironie d'un titre : "Brave New World". A vrai dire, la motivation la plus profonde de l'essor de la prospective au tournant du XXème siècle, c'est l'angoissante question : "Libérés des forces aveugles de la nature, échapperons-nous à notre propre barbarie ?"

LA SITUATION FAITE A LA PROSPECTIVE

Si l'inquiétude quant à l'avenir est le lot de tous, la prospective est cependant une pratique sociale bien précise, et on ne peut l'appréhender si on ne se pose les questions : qui la fait ? Dans quel but ? Dans l'intérêt de qui ? Dans quelle situation ?

Le développement de la prospective comme discipline contemporaine s'inscrit dans un cadre précis, dont C.GOUX et B.MOREL rappellent brièvement l'histoire. Elle naît des préoccupations des Grandes Entreprises et des Etats Capitalistes, donc se constitue au sein de l'Economie Politique. Nous dirons brièvement qu'elle cherche à répondre au besoin de rationalisation devenu de plus en plus pressant avec ce que C.GOUX appelle "l'irruption du structurel dans le conjoncturel".

On sait que la prospective a pris son essor devant les difficultés des théories néo-classiques, marginalistes et keynésienne, à se développer en théories de la croissance. Les fonctions néo-classiques de production faisant apparaître un "facteur résiduel" (hors le Capital et le travail) de plus en plus important, attribué à un impondérable "progrès technique". Quant aux techniques keynésiennes de régulation de la conjoncture, elles montrèrent dès la fin de "l'ère Kennedy" des signes d'irréversible essoufflement.

Donc, l'"économie globale" faisait apparaître la nécessité, avec "raccourcissement du long terme", de prendre en compte l'évolution générale dès le stade de la conjoncture. Mais il en était de même dans les domaines "sectoriels", comme le Logement, les Transports, qui préoccupaient l'Etat, ou la Consommation et l'équipement technique

qui préoccupaient les dirigeants des grandes firmes. La vision fonctionnaliste et le raisonnement "toutes choses égales par ailleurs" perdaient toute efficacité, car il devenait évident que rien ne restait égal et que tout retentissait sur tout.

C'est pourquoi aux premières "prospectives technologiques et sectorielles" succédèrent bientôt des prospectives globales, articulant l'Economique, le Politique et même la "perception sociale", l'Idéologique.

VERS UNE NOUVELLE PROSPECTIVE

La situation faite à la prospective des années 60 avait bien des inconvénients. Le souci opérationnel de ses commettants, la non-distinction entre "ce qui peut être" et "ce qui doit être", lui donnent nécessairement un tour normatif qui, dans le cas de la prospective globale apparaît franchement apologétique. Ce dernier trait est encore amplifié par l'absence totale de théorie et de méthodologie scientifiques, ce qui permet au subjectivisme de déterminer fortement le "résultat" des études. "L'été américain" de Johnson engendre les naïvetés de Herman Kahn, l'amoncellement des nuages produit un véritable retournement idéologique, à la consternation de Jean Boissonnat, éditorialiste de "l'Expansion" : "tout se passe comme si les classes dominantes occidentales cherchaient, en instruisant le procès de la croissance, à justifier d'avance leur incapacité à poursuivre celle-ci". Mansholt, l'Européen, en arrive même à affirmer que "les Etats Unis sont sur la voie du déclin, et il sera extrêmement difficile de les préserver d'un effondrement total", rejoignant ainsi mot pour mot une thèse prospective célèbre de Mao Tsé Toung.

C'est pourquoi se développe actuellement un nouveau projet, bien exprimé par C.Goux et B.Morel ("Prospectologie et prospective"). Il s'agit de distinguer radicalement la connaissance du possible du choix du souhaitable, sans rien ignorer de l'importance du choix et de la "praxis" humaine dans la réalisation du futur.

Le premier impératif de cette nouvelle démarche est donc "l'objectivité", la séparation de la Norme et de l'Examen. Pour C.Goux et B.Morel, cette "objectivité" est la condition de la "scientificité"; et elle a

.../...

pour conséquence la "neutralité", c'est à dire que son produit, baptisé "prospectologie", pourra servir aussi bien aux "prospectives" divergentes des adversaires sociaux.

Mais le désir d'objectivité ne suffit pas : encore faut-il en avoir les moyens, c'est à dire posséder une méthode et des concepts. Et là, il ne faut pas se laisser abuser par l'utilisation de l'outil mathématique : c'est bel et bien la méthode qui définit la scientificité.

Or la première règle de la méthode, dans l'appréhension des faits sociaux (même futurs), c'est de les prendre pour ce qu'ils sont : sociaux, avec la complexité de leurs niveaux (jamais purement techniques et économiques) et les antagonismes qui s'y présentent.

C'est dire, et nous devons nous en expliquer dès maintenant, que si chaque prospective est l'application de la prospectologie à une politique, la prospectologie elle-même n'est jamais apolitique. Nous en donnerons plus loin la raison théorique : l'instance politique est le lieu et du déchiffrement, et du maintien (et de l'éventuel bouleversement) de l'unité des "formations sociales", elle est donc l'instance "prospective" par excellence. Contentons-nous du constat empirique : jusqu'ici les prospectives globales ont toujours été politique.

Reste à trouver le corps conceptuel qui donnera à la prospective le statut d'une science, qui permettra la "coupure épistémologique" d'avec la prospective des années 60.

NOTRE PROJET

Il est évident que la prospectologie ne peut qu'être un domaine particulier de la théorie de l'Histoire (Histoire en général, bien entendu : histoire des faits et des évolutions techniques, économiques, politiques, idéologiques etc...), domaine de "pointe", certes, comme l'astronautique dans la mécanique.

Or, existe-t-il une science de l'Histoire, une "vraie" science, matérialiste, et non une "philosophie" de l'Histoire ? Certes, les "sciences humaines" progressent actuellement dans bien des domaines, "unifiées" par une méthode érigée parfois en "philosophie" : le structuralisme. Mais il n'existe qu'un corps conceptuel qui revendique le titre de science de l'histoire : Le Matérialisme Historique initié par

K.Marx. Notre projet : montrer que le Matérialisme Historique peut et doit fonder la prospectologie.

Cela peut surprendre. Certes, les "thèses prospectives" de K.Marx, déjà contenues dans le "Manifeste" de 1848 avaient d'abord connu un succès certain. Mais à partir de l'échec de la Révolution en Allemagne après la Première Guerre Mondiale, tout change, et le "marxisme", ou du moins ce qui fut présenté comme tel par la plupart des Partis Communistes qui se réclamaient de l'autorité de Joseph Staline, devint aux yeux des historiens, un inépuisable pourvoyeur de pronostics erronés, de prévisions fausses, de contre-vérités flagrantes. La tentation fut grande de le ranger au musée des charlatanismes, en compagnie de la biologie de Lyssenko.

Et pourtant, bien insérées dans le développement actuel des sciences humaines, les études marxistes connaissent une Renaissance, comme fécondée, par la vogue structuraliste actuelle, mais en fait pour des raisons liées à la conjoncture politique mondiale. Derrière Louis Althusser, une Pléiade de théoriciens a surgi du Moyen Age du marxisme stalinien. Réexaminant et l'histoire, et "Le Capital", ces auteurs produisent des résultats d'autant plus intéressants que leur revendication de ne se soumettre qu'aux "seuls impératifs de la connaissance" les rapproche des préoccupations de C.Goux et B.Morel.

On devine que c'est dans cette "école" qu'une prospectologie pourra placer les plus grands espoirs. Mais cela ne nous dispensera nullement de rendre compte d'abord, par la pratique sociale qui fut la leur, autant que par leurs "erreurs conceptuelles", des fautes des prospectivistes marxistes de la période précédente.

Nous verrons ensuite, dans une seconde partie détaillée, que l'on peut appliquer au domaine prospectif les enseignements de la nouvelle école, et fonder ainsi une "prospectologie". Mais nous verrons aussi que nous resterons partiellement sur notre faim de nous "approprier le futur".

Aussi chercherons nous dans une troisième partie les raisons de ce manque, soit par une lecture "symptomale" des flottements de cette école, soit en entendant le point de vue d'autres théoriciens et praticiens marxistes. Cette dernière partie, plus interrogative, n'effacera d'ailleurs pas l'apport positif de la seconde partie, qui constitue à proprement parler le corps de notre recherche.

P R E M I E R E P A R T I E

LE MARXISME DE LA PERIODE STALINIENNE ET LA PROSPECTIVE

(1) Voir le programme de l'Internationale Communiste à son VIème Congrès en 1928. Des marxistes ont régulièrement prévu l'effondrement imminent du capitalisme en s'appuyant sur l'analyse du développement de ses contradictions économiques. C'est notamment le cas de Rosa Luxembourg ou celui de Léon Trotsky. Les mêmes raisons les ont amenés à penser que l'effondrement de celui-ci commencerait dans les pays les plus hautement industrialisés.

Nous avons vu la nécessité pour la prospective, même sectorielle, de se fonder sur une approche scientifique de la réalité sociale, approche qui soit globale et saisisse les différents aspects économiques, culturels, politiques... Cette nécessité nous a naturellement conduits à examiner dans quelle mesure le marxisme, qui se veut analyse scientifique de la société, peut fournir un fondement méthodologique à la prospective. Il y a une dizaine d'années la plupart des chercheurs auraient pu répondre par la négative. Pendant des dizaines d'années le marxisme avait servi en URSS comme en Europe Occidentale à toute une série de prévisions volontaristes et erronées.

Pour ne reprendre que deux exemples aussi célèbres que significatifs : l'effondrement du système capitaliste, prévu à l'aube des années 30, n'a pas eu lieu. (1) Une crise économique sans précédent a certes atteint l'Europe mais loin de déboucher sur une révolution socialiste, elle a au contraire permis à Hitler de prendre le pouvoir en Allemagne. Après la guerre mondiale, on a bien assisté à une extension du camp socialiste mais cette période a surtout été marquée par une longue stabilisation du capitalisme sous l'hégémonie américaine, avec, depuis la conférence de Yalta, l'accord de l'Union Soviétique pour un partage du monde. Il a fallu attendre le mouvement des peuples colonisés pour leur indépendance, puis mai 68 en France, pour que s'ouvre dans beaucoup de pays occidentaux une phase de crise rampante, généralisée à tous les secteurs, ce qui ne signifie pas générale, phase où des possibilités de changement social apparaissent de nouveau.

Second exemple de prospective : la marche en avant de l'URSS vers une société sans classes ne semble pas elle non plus s'être confirmée. Certes, tout le monde est salarié en URSS, mais la division sociale n'a pas pour autant disparu, le pouvoir y apparaît concentré, non sans d'importantes contradictions, entre les mains des "bureaucrates" du parti et de l'Etat, et les "technocrates" des grandes entreprises publiques ou kolkhoziennes. La politique étrangère elle-même évoque celle d'une grande puissance capitaliste, qu'on pense par exemple à la domination exercée sur les pays du Comecon, domination économique, mais aussi militaire comme l'a rappelé l'intervention en Tchécoslovaquie en 1968. On est vraiment loin de la société sans classes !

On pourrait évoquer bien d'autres exemples de perspectives erronées, à propos de la Chine, ou pendant la période des fronts populaires et la guerre d'Espagne. L'ensemble de ces échecs prospectifs ne nous paraît pas remettre en cause la théorie marxiste comme fondement scientifique de la prospective, mais plutôt, ce qui était à l'époque la compréhension dominante du marxisme : la compréhension stalinienne.

Nous verrons dans notre premier chapitre que pour celle-ci, l'histoire advient selon un déterminisme économique et technologique, la prospective stratégique pour le parti communiste se réduisant dès lors à l'accomplissement de ce qui est déjà écrit. Nous montrerons ensuite dans notre second chapitre que cette compréhension du marxisme est la base de ces échecs prospectifs en analysant en détail deux exemples : la sous estimation de la montée du nazisme en Allemagne, l'appréciation de la situation de l'Union Soviétique après la collectivisation agricole. Enfin dans un troisième chapitre, nous montrerons que, quelques aient été leurs oppositions politiques effectives, les oppositions, trotskiste d'une part, ultra-gauchiste d'autre part, sont restées dans la même problématique théorique et ont elles aussi connu de cinquantas échecs prospectifs.

Cela nous permettra de rompre avec l'approche déterministe de l'histoire sous ses différentes formes et dans ses différentes implications. Nous pourrons alors chercher à fonder la prospective sur une autre compréhension du marxisme, celle qu'une génération de chercheurs a découverte à l'école de Louis Althusser.

CHAPITRE PREMIER

LA THEORIE DE L'HISTOIRE DE J. STALINE

III

SES CONSEQUENCES PROSPECTIVES

Pour analyser cette conception nous partirons du texte où J. Staline l'expose le plus complètement : "matérialisme dialectique et matérialisme historique" en 1938. D'après celui-ci, pour comprendre le développement de la société, ce qui est l'objet du matérialisme historique, il faut "appliquer à l'étude de la vie sociale la méthode dialectique et la théorie matérialiste de Marx" (/22/ p785), c'est à dire le matérialisme dialectique .

Vues les limites de notre étude, nous tenterons un examen critique des résultats obtenus ainsi par Staline, nous nous contenterons d'en indiquer les présupposés philosophiques, et nous pourrons alors en étudier les conséquences prospectives.

-A- LE MATERIALISME HISTORIQUE CHEZ J. STALINE.

On peut résumer la conception de Staline sous la forme des thèses suivantes :

Thèse 1: C'est le mode de production des biens matériels nécessaires pour que la société vive et se développe qui "détermine la physionomie de la société". (/22/ p805). Dès lors "l'histoire du développement de la société est avant tout celle ... des modes de production qui se succèdent à travers les siècles" (/22/ p807).

Thèse 2: Le mode de production est constitué par l'unité des forces productives et des rapports de production. Tout d'abord les forces productives, c'est à dire les instruments de production, les hommes qui les manient, leurs habitudes de travail, bref, tout ce qui exprime le rapport des hommes et de la nature dans la production. En second lieu, les rapports de production, c'est à dire les rapports qu'ont les hommes entre eux dans la production.

.../...

(2) ' Préface de la Contribution à la Critique de l'Economie Politique (Editions Sociales p 4 et 5) :

"Le résultat général auquel j'arrivai et qui, une fois acquis, servit de fil conducteur à mes études, peut brièvement se formuler ainsi : dans la production sociale de leur existence les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être, c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience. A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. Le changement dans la base économique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme superstructure. Lorsqu'on considère de tels bouleversements, il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel - qu'on peut constater d'une manière scientifiquement rigoureuse - des conditions de production économiques, et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. Pas plus qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience de soi; il faut, au contraire, expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les forces productives sociales et les rapports de production.

(voir suite au verso de la p 15)

Thèse 3: Le changement social provient du changement dans les forces productives. Les rapports de production doivent normalement correspondre au niveau de développement de ceux-ci. Lorsque les rapports de production sont durablement en retard sur les forces productives, il y a la base d'une crise économique qui détruit des forces productives ou celle d'une révolution sociale qui modifie les rapports de production et les rend de nouveau compatibles aux forces productives. Les forces productives nouvelles apparues au sein de l'ancien système créent les conditions de la destruction violente de l'ancienne société et de l'apparition de la nouvelle.

Thèse 4: Les idées, les théories, les institutions politiques de la société correspondent pour l'essentiel au mode de production. Les anciennes idées, le système politique peuvent freiner le développement de la société. Quant aux nouvelles idées sociales, elles jouent, explique Staline, un rôle décisif dans l'institution d'un régime nouveau, dans le rétablissement de la correspondance entre la base économique et les superstructures politiques et idéologiques.

Ces thèses Staline les tire du célèbre texte de Marx dans la préface à la Contribution à la Critique de l'Economie Politique que nous rappelons en note (2). Ce texte comme le montre Louis Althusser dans "Pour Marx" (/1/ p101 et sq) a l'avantage d'exprimer la différence entre les termes de la dialectique de Marx et ceux de la dialectique de Hegel. Société civile, Etat, n'ont pas chez l'un et chez l'autre le même sens. Mais le rapport marxiste entre ces termes qui diffère du rapport hégélien n'y est pas donné et même certains termes comme correspondance, base, peuvent faire croire qu'il est le même. C'est ce qui fait dire à Althusser dans la préface au Livre I du Capital que ce texte est "équivoque et hélas célèbre". Pour avancer, examinons les différentes thèses de Staline.

suite : (2) Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielle de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre; car, à y regarder de plus près, il se trouvera toujours que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de devenir. A grands traits, les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne peuvent être qualifiés d'époques progressives de la formation sociale économique. Les rapports de production bourgeois sont la dernière forme contradictoire du processus de production sociale, contradictoire non pas dans le sens d'une contradiction individuelle, mais d'une contradiction qui naît des conditions d'existence sociale des individus; cependant les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre cette contradiction. Avec cette formation sociale s'achève donc la préhistoire de la société humaine."

Le concept de mode de production est effectivement le concept central de la théorie marxiste de l'histoire. Pour Staline, le mode de production est le noyau de la société, qui en détermine les autres aspects. Les forces productives sont à leur tour l'élément central de ce noyau. Une grande incertitude plane sur le concept de forces productives, elles sont parfois envisagées sous l'angle d'une énumération qualitative : les instruments de travail, les travailleurs, leurs habitudes... on retrouve alors presque l'énumération néo-classique des facteurs de production, parfois, au contraire, c'est une somme globale, le niveau des forces productives qui entre en considération, sans qu'on sache au juste ce qu'est ce niveau. Ce niveau quantitatif en tout cas, détermine ce à quoi doivent correspondre les rapports de production et les superstructures. Nous voyons ainsi que ce qui dans l'histoire est devenu décisif, c'est un noyau technologique, ensemble "neutre" qui détermine le reste de la société, à travers son plus ou moins grand développement quantitatif.

Nous sommes là au coeur de la conception stalinienne et de sa contradiction avec celle de Marx.

Tout d'abord, pour Marx, la technologie, les instruments de travail ne sont pas un ensemble neutre, mais au contraire portent la marque du système social. Le "rapport des hommes à la nature s'inscrit dans les limites des rapports sociaux" affirme Marx dans "Travail salarié et Capital". La grande industrie, par exemple, achève la séparation entre le travailleur et ses moyens de production, le travailleur est réduit à l'état de rouage de la machine ou de la chaîne, devient complètement interchangeable, n'a plus aucune possibilité d'initiative créatrice. L'organisation du travail dans l'atelier, la chaîne et les instruments de production eux mêmes ne sont pas neutres, universels, mais caractéristiques d'un système social : le capitalisme.

Dans l'Idéologie Allemande (/13/ser.ch), Marx considère que c'est précisément cet état de choses que les travailleurs doivent supprimer : complètement soumis aux forces productives, ils doivent se les réapproprier complètement, rompre la subordination de l'homme à la division du travail. On est loin, évidemment, de ce qui s'est passé en URSS sous Staline; c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles celui-ci n'a jamais remis en cause la neutralité de la technique de production.

Le concept de mode de production est effectivement le concept central de la théorie marxiste de l'histoire. Pour Staline, le mode de production est le noyau de la société, qui en détermine les autres aspects. Les forces productives sont à leur tour l'élément central de ce noyau. Une grande incertitude plane sur le concept de forces productives, elles sont parfois envisagées sous l'angle d'une énumération qualitative : les instruments de travail, les travailleurs, leurs habitudes... on retrouve alors presque l'énumération néo-classique des facteurs de production, parfois, au contraire, c'est une somme globale, le niveau des forces productives qui entre en considération, sans qu'on sache au juste ce qu'est ce niveau. Ce niveau quantitatif en tout cas, détermine ce à quoi doivent correspondre les rapports de production et les superstructures. Nous voyons ainsi que ce qui dans l'histoire est devenu décisif, c'est un noyau technologique, ensemble "neutre" qui détermine le reste de la société, à travers son plus ou moins grand développement quantitatif.

Nous sommes là au cœur de la conception stalinienne et de sa contradiction avec celle de Marx.

Tout d'abord, pour Marx, la technologie, les instruments de travail ne sont pas un ensemble neutre, mais au contraire portent la marque du système social. Le "rapport des hommes à la nature s'inscrit dans les limites des rapports sociaux" affirme Marx dans "Travail salarié et Capital". La grande industrie, par exemple, achève la séparation entre le travailleur et ses moyens de production, le travailleur est réduit à l'état de rouage de la machine ou de la chaîne, devient complètement interchangeable, n'a plus aucune possibilité d'initiative créatrice. L'organisation du travail dans l'atelier, la chaîne et les instruments de production eux mêmes ne sont pas neutres, universels, mais caractéristiques d'un système social : le capitalisme.

Dans l'Idéologie Allemande (/13/ser.ch), Marx considère que c'est précisément cet état de choses que les travailleurs doivent supprimer : complètement soumis aux forces productives, ils doivent se les réapproprier complètement, rompre la subordination de l'homme à la division du travail. On est loin, évidemment, de ce qui s'est passé en URSS sous Staline; c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles celui-ci n'a jamais remis en cause la neutralité de la technique de production.

Raisonné en termes de niveaux quantitatifs des forces productives nous paraît être aussi très éloigné des conceptions de Marx. Ce qui crée pour Marx les possibilités d'un changement social, ce n'est pas l'accumulation quantitative des forces productives mais l'exacerbation qualitative des contradictions du système. Lorsqu'il affirme autour de 1848 que seule une révolution bourgeoise est alors possible, il ne raisonne pas quantitativement, il se fonde sur une organisation du travail où l'ouvrier était encore un artisan exploité par un petit patron, espérant en devenir un lui-même; de fait, ces artisans furent souvent capables d'anticiper instinctivement leur développement futur, et purent ainsi se constituer en parti du prolétariat, mais la révolution prolétarienne n'était pas encore prête (voir Engels : "Quelques mots sur l'histoire de la Ligue des Communistes", éditions Spartacus). L'optique quantitativiste a également été combattue par Lénine en tant qu'elle conduisait le prolétariat à la remorque de la bourgeoisie russe, sous prétexte que les forces productives n'étaient pas assez développées. (voir Lénine: "Deux tactiques de la social-démocratie", en particulier les paragraphes 6 et 12, /9/ volume 2)

Passons maintenant à l'analyse des rapports de production. Ceux-ci sont considérés comme devant suivre mécaniquement le "niveau de développement des forces productives". Ils ne peuvent que correspondre à celui-ci ou être en retard. Cette conception n'est pas du tout conforme aux analyses de Marx. Celui-ci montre par exemple que le rapport de production capitaliste, la vente de la force de travail de l'ouvrier au capitaliste, a existé bien avant que n'apparaisse le caractère spécifique des forces productives capitalistes, la séparation complète du travailleur et de ses moyens de travail, ce qui ne se produit qu'au stade de la grande industrie (voir la quatrième section du Livre I du Capital, et le "chapitre inédit"/16/).

Cet exemple montre que les rapports de production peuvent être en avance sur les forces productives et même être la condition de leur transformation. C'est la troisième erreur de Staline. Sur ce point, il a d'ailleurs en partie revu sa position; au cours du débat sur le Manuel d'Economie Politique, il répond à Iarochenko que les nouveaux rapports de production socialistes loin d'entraver le développement des forces productives, "créent au contraire les conditions de leur développement continu et vigoureux" (voir "Problèmes économiques du socialisme"

(3) Les communistes chinois ont accordé une grande importance à cette remise en question tardive par Staline de ses conceptions mécanistes (cf les commentaires à la circulaire du 16 mai 1956). Cette remise en question n'est pourtant que très partielle, une lecture même rapide de l'ensemble du texte montre que Staline a conservé la même problématique déterministe.

(4) Sur ce point on se référera aux analyses de Poulantzas dans /19/ II chapitre 4, sur les différents types de révolution bourgeoise.

p 65-66). (3)

Mais la définition des rapports de production eux même pose problème. Dans le mode de production capitaliste, Staline les saisit sous un angle essentiellement juridique : le fait que l'ouvrier est au service d'un patron privé. Cette façon de voir ne permet pas d'expliquer le rapport de propriété dans les entreprises nationalisées, elle amène à croire qu'il suffit de changer le régime de la propriété juridique pour que les travailleurs deviennent effectivement les maîtres de la production. Staline n'envisage pas la persistance de l'extorsion du surtravail dans les entreprises publiques tant que les conditions effectives du procès de travail n'ont pas été modifiées. Il est clair qu'il ne s'agit pas qu' d'un oubli théorique.

La superstructure politique est considérée comme devant suivre mécaniquement la base économique, c'est à dire le système des forces productives et des rapports de production. Cette situation n'est pas forcément celle de toutes les révolutions bourgeoises; dans le cas de l'Allemagne, la bourgeoisie s'est développée économiquement et a progressivement accru son pouvoir dans un compromis quasi permanent avec l'absolutisme; dans le cas de la France, au moment de la révolution, la bourgeoisie commerciale est puissante, mais ce n'est qu'ultérieurement que la bourgeoisie industrielle se développera, donnant au capitalisme sa base concrète, bien après une révolution profondément marquée par la pression constante du peuple de Paris, donc avec un extrémisme qui n'est point le propre de la bourgeoisie (4). Cette situation n'est en tous cas pas celle des révolutions prolétariennes, où les travailleurs ne peuvent transformer la base économique de la société que s'ils ont auparavant pris le pouvoir politique.

En ce qui concerne la superstructure idéologique, Staline reconnaît le rôle des idées nouvelles dans la transformation du monde. Cependant, il comprend le rapport entre les idées, la subjectivité des hommes, de façon mécaniste, comme simple reflet de leurs conditions objectives économiques.

Une dernière erreur nous paraît très importante à relever : Staline ignore le concept de formation sociale. Il ne peut penser la situation d'un pays à un moment déterminé comme dépendant de plusieurs modes de production, combinant avec toute une série de décalages caractéristiques les niveaux économique, politique, idéologique.

(5) Le concept d'erreur est d'une très grande ambiguïté, il permet souvent d'éviter une caractérisation de classe de ceux qu'il dénonce.

(6) On pourra se reporter à la brochure de Kautsky sur la "dictature du prolétariat" en 1918, ou à la critique que Lénine fait de ces théories, en particulier dans "La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky", /9/ volume 4. On remarquera par ailleurs que ces thèses ressemblent à celles du P.C.F. sur la France, sur la Chine...

Il n'y a qu'une seule contradiction dans la société, un seul mode de production. Les modes de production sont d'ailleurs considérés comme devant se suivre mécaniquement tout au long de l'histoire, sans qu'on puisse penser la spécificité de certaines situations historiques. Marx, par exemple, affirme que certains pays "sous développés" n'ont jamais connu le mode de production féodal mais un mode de production différent : "asiatique".

Résumons nous; les différentes erreurs (5) de Staline nous paraissent être :

- concevoir les forces productives comme neutres
- les considérer de façon quantitative
- définir les rapports de production de manière juridique
- ne voir qu'une seule contradiction et non la complexité d'une formation sociale concrète
- considérer que les rapports de production doivent refléter mécaniquement les forces productives, et les superstructures la base économique.

L'ensemble de cette conception peut être considérée comme fondant l'histoire de la société sur un déterminisme technologique. Au niveau théorique, cette conception reprend celle des courants que Lénine caractérisait comme réformistes, économistes, révisant le marxisme : les mencheviks russes, Kautsky, ... Ces courants en tirent des conséquences politiques extrêmes : la Russie n'est pas assez développée, donc ne peut passer au socialisme; l'énorme majorité de la Russie étant constituée de paysans, le pouvoir des soviets ne peut être que la dictature des paysans; les travailleurs étant majoritaires en Allemagne, ils peuvent prendre le pouvoir pacifiquement, en gagnant aux élections... (6) Il n'est évidemment pas question d'assimiler la position politique de Staline à celle de ces courants, mais d'observer qu'ils ont la même conception déterministe de l'histoire .

Dans le chapitre III, nous serons amenés à tirer une conclusion voisine concernant diverses oppositions de gauche au stalinisme.

(7) Pour la critique du schéma de la gangue et du noyau, on pourra se référer à Althusser dans /1/ chapitre III.

(8) La biologie tient une grande place chez Staline, vue la ressemblance entre son évolutionnisme historique et le darwinisme vulgaire. L'assimilation entre sciences de la nature et sciences sociales est d'ailleurs constamment pratiquée. On connaît les conséquences qu'a eues la traduction mécaniste des antagonismes sociaux dans le domaine des sciences de la nature. L'académie des sciences vota par exemple des résolutions contre la théorie contre-révolutionnaire de la relativité!

LA

-B- LES CONSEQUENCES PROSPECTIVES DE LA CONCEPTION STALINIENNE DE L'HISTOIRE

Avant d'analyser les conséquences prospectives de la conception stalinienne de l'histoire, il nous faut faire quelques remarques sur ses présupposés philosophiques.

Staline considère que la dialectique marxiste retient le noyau rationnel de la dialectique de Hegel sans sa gangue idéaliste (7). Qu'il ait du mal à distinguer Marx et Hegel ne doit pas nous étonner après ce que nous avons vu de sa conception de l'histoire. Fonder le développement de la société sur un déterminisme économique voire technologique, indique une conception évolutionniste ; l'histoire se développe suivant le principe d'une contradiction simple, la dialectique de Hegel est simplement renversée, le rôle qu'y jouait la raison est remplacé par les forces productives. On a ainsi "le pendant exact de la dialectique hegelienne, à cette différence qu'il n'est plus question d'engendrer les moments successifs de l'Idée, mais ceux de l'Economie, en vertu du principe de la contradiction interne. Cette tentative finit par la réduction radicale de la dialectique de l'histoire à la dialectique génératrice des modes de production successifs, c'est à dire, à la limite, des différentes techniques de production" (/1/ p108). C'est ce qu'Althusser appelle dans sa préface au Livre I du Capital : "l'hegélianisme du pauvre". Il importe de voir que, selon cette conception, l'histoire advient, se déroule, de façon déterminée à l'avance, d'une façon, dit Staline, qu'on pourrait connaître aussi bien que les lois de la biologie (8); les hommes en général, et le parti du prolétariat, en particulier, n'ont qu'à s'y conformer le mieux possible. (/22/ p798)

Cette conception qui limite singulièrement le rôle des hommes et de leurs luttes dans l'histoire au profit d'un vulgaire déterminisme est la base même des perspectives erronées de la période stalinienne.

Examinons ce dernier point en détail. Nous distinguerons, suivant en cela U.Goux et B.Morel /5/, l'étape de la prospectologie, c'est à dire de la détermination de ce que le présent contient comme futur possible, de celle de la prospective stratégique.

(9) L'histoire advient selon un fatal développement linéaire. Ainsi, en 1931, le VIème plenum de l'Internationale affirme "l'année qui vient de s'écouler a confirmé la crise économique, l'inévitabilité de la destruction du système capitaliste, le développement de l'offensive socialiste".

(10) Un autre trait de ce volontarisme politique de l'Internationale Communiste, c'est que chaque échec est expliqué par un Deus ex Machina extérieur, les traîtres socialistes, les démagogues fascistes. On reconnaît là une des conséquences, selon Mao Tse Toung, de l'évolutionnisme vulgaire. Analyser la réalité de manière unilatérale amène à chercher des causes extérieures au changement. (cf "De la Contradiction" /12/ tome 1 p348)

Université de PARIS -I- (PANTHEON-SORBONNE)

SUR LA PRATIQUE ET LES CONCEPTS
PROSPECTIFS DU MATERIALISME HISTORIQUE

Mémoire pour le Diplôme d'Etudes Supérieures
de Sciences Economiques.

Présenté et soutenu par : Alain LIPIETZ
Henri ROUILLEAULT

A la session d'octobre 1972.

L'Université n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans ce mémoire; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

En ce qui concerne la première étape, Staline est bien l'auteur de la remarquable formule " voir ce qui naît et ce qui se développe" (/22/ p737). Il n'y est pas souvent parvenu, et lorsque la réalité lui dure ont rappelé à l'ordre, comme au moment du blocage du ravitaillement des villes par les koulaCs, ou après la victoire du fascisme en Allemagne, il ne s'en est suivi que de brusques tournants avec peu d'analyses approfondies. La raison principale de cet état de fait nous paraît être que, n'envisageant pratiquement qu'une seule contradiction, sans examiner l'ensemble des contradictions de la formation sociale, il ne peut que projeter mécaniquement le développement de celle-ci. On aboutit alors à un triomphalisme qui permet pas exemple à l'Internationale Communiste lors de l'élaboration de son programme en 1928 /28/ d'ignorer l'ensemble des défaites qu'elle a subies (fascisme en Italie, échec de la Révolution allemande, échec de la grève générale anglaise, écrasement du prolétariat chinois), et, apercevant à juste titre la crise économique prochaine du capitalisme, de pronostiquer son effondrement prochain. (9)

Nous arrivons à la deuxième étape, celle de la prospective stratégique. L'incapacité à faire une prospective scientifique produit deux effets apparemment contradictoires :

Première conséquence, à diverses époques, en particulier celle dite "classe contre classe" (1928-1934), L'Internationale fit preuve d'un extraordinaire volontarisme politique. Il s'agit à tout prix pour elle de "réaliser les besoins réels de la société" "tels qu'on les comprend à partir des lois du matérialisme historique". Comme W. Reich l'a bien montré dans "Psychologie de masse du fascisme", les raisons subjectives qui amènent les travailleurs à entrer en lutte sont systématiquement ignorées, ou plutôt confondues entièrement avec l'état de leur situation économique. Cela peut déboucher sur de l'aventurisme. Ainsi, après la rupture entre le Kuomintang et le Parti Communiste Chinois, celui-ci entreprit une longue série de soulèvements dans les villes qui échouèrent tous sans qu'il'en tire les conséquences. On retrouvera la même obstination, ignorante des faits, dans l'attitude du Parti Communiste Allemand par rapport au fascisme (10).

(11) Lénine et Mao parlent à ce sujet d'opportunisme de droite et de gauche, et montrent que dans la pratique, leurs conséquences respectives se renforcent.

La seconde conséquence apparaît au contraire dans d'autres périodes, notamment celle des fronts populaires et de la résistance anti-nazie, c'est la limitation a priori des tâches. Dans cette période, l'Internationale comprend, un an après l'arrivée de Hitler au pouvoir, que la contradiction principale oppose le fascisme et la démocratie et non plus bourgeois et prolétaires. A partir de ce moment là, la seconde contradiction est oubliée, les possibilités de la période ultérieure niées. Nous verrons plus tard que cette attitude est radicalement opposée à celle de Mao ou de Lénine.

Ces deux conséquences : volontarisme et autolimitation des tâches, sont au premier abord contradictoires (11). Nous venons de voir l'identité de leur fondement théorique : une compréhension mécaniste du présent fondée sur une conception déterministe de l'histoire.

- = - = - = - = - = - = -

(12) Toutes les sections de la III^{ème} Internationale ne se sont pas forcément fondées sur la conception stalinienne, ni sur les directives de l'Internationale. C'est en particulier le cas du Parti Communiste Chinois. La politique de l'Internationale ne pouvait s'exprimer, en Chine comme ailleurs, qu'à travers ce qu'était chacune de ses sections et son rapport à la réalité de son pays. En Chine, elle s'est heurtée à une forte résistance progressivement à partir de 1927, et n'a pas été appliquée, contrairement à ce qui s'est passé en Europe occidentale. Ainsi la même cause externe a pu ne pas avoir la même conséquence interne à différents pays.

(13) Sauf indications contraires, les citations proviennent des remarquables travaux de N. Poulantzas "Fascisme et dictature" et de O. Flechteim : "Le K.P.D. sous la République de Weimar", qui ont utilisé de nombreux documents politiques et théoriques de l'Internationale Communiste (I.C.) et du Parti Communiste Allemand (K.P.D.).